

André Meynard
Rencontre avec l'étrangeté du langage
Psychanalyse, enfance Sourde
et création artistique

Séverine Mathelin

Rencontre avec l'étrangeté du langage, édité par érès en mars 2021, est le cinquième livre d'André Meynard sur le sujet de l'enfance Sourde et de la langue des signes.

L'auteur, psychanalyste à Marseille, a publié plusieurs articles dans la revue *Essaim* et anime également un séminaire sur la parole et le langage traduit en langue des signes française. À travers ses écrits et sa pratique de psychanalyste auprès d'enfants, d'adolescents et d'adultes sourds, André Meynard est engagé depuis plus de vingt ans à faire valoir la richesse de la langue des signes et la créativité à l'œuvre dans cette prise de parole non vocale.

Ses ouvrages participent d'une lutte pour la reconnaissance de ces langues qui ont longtemps été interdites et qui sont encore aujourd'hui entravées dans l'éducation des jeunes sourds au nom de l'idéalisation de la sonorisation. Il dénonce la médicalisation et le scientisme qui poussent à considérer les sourds comme handicapés de la parole et du langage et il nous fait découvrir, à partir de sa clinique, la créativité langagière propre aux langues gestuelles et la manière dont l'inconscient s'y manifeste.

Dès la première page, l'auteur annonce sa position éthique et politique puisqu'il utilisera dans son livre une majuscule au nom « Sourd » pour désigner non pas une déficience organique mais l'ensemble des personnes qui, pratiquant la langue des signes, participent à une culture singulière : la culture Sourde. Ce terme, initié dans les années 1960 à partir de recherches linguistiques et sociologiques, met en évidence l'existence d'une culture

propre à la langue des signes. Selon ces études, ces langues possèdent une double articulation, ainsi que des structures sémantiques, syntaxiques ou phonologiques qui leur sont propres et dont découlent des formes d'expression singulières. Ce mouvement anthropologique et même politique introduit un fait unique dans l'Histoire : une déficience organique est à l'origine d'une communauté. Pour le psychanalyste André Meynard, cette majuscule est le signe de l'entendement à la dimension désirante qui existe chez les sourds malgré la perte sensorielle.

Et c'est notre rapport au langage et à la pulsion qui se trouve bouleversé dans cette rencontre avec la langue des signes.

Dans ce dernier ouvrage, André Meynard avance une thèse forte : considérer le rejet de la langue des signes par l'ordre médical et par la société, comme un « démenti culturel ». La troisième partie de l'ouvrage sera d'ailleurs consacrée à mettre au jour, dans notre texte culturel, les traces de ce démenti initié au congrès de Milan de 1880 qui interdit la langue des signes dans l'éducation des enfants sourds. L'auteur montre à travers plusieurs œuvres cinématographiques, littéraires ou encore des événements politiques, comment agissent ces tentatives de mises au silence des langues non vocales. Le lecteur y découvre les violences symboliques subies par des personnages sourds représentant le traitement toujours actuel d'une parole dénigrée, dévalorisée.

Notre texte culturel porte ainsi la marque de ce déni qui exclut les Sourds d'une place d'être parlant. Comment comprendre alors le rejet que ces langues suscitent et la tentative d'effacement dans la culture que cette altérité provoque ? C'est la question à laquelle l'auteur va tenter de répondre en s'appuyant sur sa pratique d'analyste, sur la théorie psychanalytique ainsi que sur certaines œuvres culturelles.

Dans un premier temps, André Meynard nous éclaire sur les raisons personnelles qui l'ont poussé à s'engager auprès des enfants sourds et à faire entendre leur parole. C'est un récit précieux qu'il nous livre dans une langue à la fois intime, rigoureuse et didactique. Le lecteur est invité à entrer dans la logique du travail de sa propre cure qui va de l'élaboration du roman familial à la liquidation de la jouissance à occuper une place assignée dans le désir de la mère. Récit du chemin de la fin d'une cure, qui aboutit à une nouvelle position subjective.

Ce premier chapitre, intitulé « D'un démenti à l'autre », est écrit à la troisième personne. L'auteur choisit d'utiliser le prénom de René pour parler de sa propre histoire et du démenti familial dans lequel il s'est trouvé piégé. Nous accompagnons donc le petit garçon René dans sa tentative de lecture d'une photo d'un enfant que la mère expose au regard tout en maintenant le silence sur le réel qu'elle donne à voir. Il pourra finalement, au bout du chemin, reconnaître l'enfant de la photo comme étant ce frère

ainé mort, portant le même prénom que son frère aîné vivant. Frère dont personne dans la famille n'avait jamais parlé. Existence passée sous silence, que la taille démesurée de la photo, au regard de celle des autres enfants, venait démentir. À la fin du parcours, il aura alors enfin intégré ce frère dans le comptage de la fratrie et se comptera lui-même par conséquent différemment. Cette reconnaissance entraîne une liquidation de jouissance liée à la place qu'il occupait dans le fantasme et accomplit un changement de position subjective. Cette première partie fait de l'ouvrage un écrit à part dans les livres d'André Meynard. Il y dévoile les raisons profondes de son intérêt pour les sourds et la manière dont ils ne sont pas comptés comme êtres parlants dans notre texte culturel. Il nous fait saisir comment un frère en souffrance de nomination lui a permis de rencontrer les sourds et la langue signée, que le XX^e siècle a tenté de faire taire.

Cet ouvrage peut se lire à plusieurs égards comme le résultat d'une *passé* pour son auteur. Celui-ci ne nous apprend pas s'il s'est engagé dans la procédure que Lacan a inventée. Mais il note à la fin de ce premier chapitre que cette modification de position et l'écriture du livre coïncident avec sa demande d'entrée dans l'école de psychanalyse Encore. Il indique également qu'il s'opère pour lui à ce moment-là, un nouage entre son histoire éclairée par la cure, son engagement politique et l'élaboration théorique qu'il nous propose ici.

Meynard insiste d'ailleurs sur le fait que le dépassement d'un démenti est affaire de temps logique et nous laisse entendre que ce livre serait le produit du troisième temps, le « faire savoir » désormais à soutenir en son nom propre. Avec une certaine hâte, dit-il, cette nouvelle place le poussait à « faire savoir » de cette nouvelle mise en lettre touchant au culturel.

L'auteur nous introduit alors à cette question du démenti culturel des langues signées qu'il va s'atteler à élucider grâce à la psychanalyse. Les tentatives d'éradication de la langue des signes au profit du tout vocalisme qui caractérise le XX^e siècle seraient la marque, selon lui, d'un refus de l'altérité, une façon de faire taire l'inconscient. Il part d'un constat que chacun a pu faire dans la rencontre avec les sourds. La langue des signes provoque chez les entendants une réticence voire un rejet. Or, cette résistance spontanée peut s'expliquer, selon lui, à partir des modifications que la langue des signes introduit dans la façon dont nous habitons le langage.

L'auteur, qui dit avoir lui-même ressenti cette résistance, propose de la comprendre à partir du bouleversement que la prise de parole gestuelle impose à notre aménagement pulsionnel commun.

C'est la pulsion invocante qui se trouve touchée dans cette rencontre. En effet, dans notre façon quotidienne de parler, fait remarquer Meynard, l'intrication de la pulsion invocante et de la pulsion scopique permet un subtil équilibre où le scopique est en sourdine. Cet équilibre participe

d'une élision, d'un voilement de l'objet regard dans la pulsion invocante. Ce qui fait que nous sommes peu embarrassés au quotidien par le regard lorsque nous parlons. Nous n'avons pas l'impression de nous exhiber sauf dans des cas particuliers où justement le regard vient interrompre ou compromettre la parole. Or la rencontre avec la langue des signes provoque immédiatement un trouble dû à ce que Meynard nomme le « déménagement pulsionnel » qu'elle nous impose. Pour celui qui commence à signer, l'objet regard vient interférer dans la pulsion invocante. Signer, c'est se soumettre au regard de l'autre entraînant honte, embarras. Le démenti culturel s'appuie donc sur cette horreur du regard dévoilé par le gestuel. Nous savons maintenant les « puissantes raisons affectives », comme les nomment Meynard, grâce auxquelles il est parvenu à franchir cet obstacle, à entrer dans cette langue et à rencontrer la subjectivité singulière des signants.

Pour celui qui peut dépasser ce rejet, un nouvel agencement pulsionnel sera possible permettant une nouvelle forme d'énonciation par le gestuel. Ce ne sont plus la bouche et l'oreille qui se vident d'une jouissance pleine mais les mains et les yeux, qui touchés par cette opération de perte, entrent dans l'espace du littéral. Cette élaboration le mènera à questionner les rapports de la voix avec l'instance littérale et à reprendre à son compte la substitution opérée par Lacan dans le séminaire *L'angoisse* du « Au commencement était le verbe » par un « Au commencement était le trait unaire ».

Meynard témoigne ici de ce que la clinique avec les enfants sourds lui a enseigné. Les enfants sourds seraient les passeurs de ce savoir inouï sur la langue, confirmant ce que Lacan avait évoqué dans le séminaire *L'angoisse* : il « existe bien d'autres voies que vocales pour recevoir le langage. Le langage n'est pas vocalisation. Voyez les sourds ». Il déplie donc dans le deuxième chapitre les conséquences de cette rencontre sur la façon dont le langage se transmet. Il explicite notamment la notion de lalangue, faite du tissu jouissif faisant appel à d'autres vecteurs pulsionnels que la seule sonorité. Le trajet de la lettre qui peut se faire hors acoustique ou encore l'aphonie de la voix comme objet *a*.

Ainsi les sourds nous éclairent sur nos conceptions du langage et de la parole, remettant en cause le sonore comme étant le seul vecteur langagier. L'auteur cite d'ailleurs à cette occasion plusieurs psychanalystes qui ont su faire usage de ce savoir dans leur travail théorique : Erik Porge, Alain Didier-Weill, Guy Le Gaufey, Colette Soler ou Françoise Dolto. Tous ces travaux de psychanalystes tendent à prouver à quel point l'idéalisation du son qui traverse notre texte culturel, encouragé par la science et l'ordre médical, masque des dimensions essentielles du langage et enferme les enfants sourds dans le handicap. L'enfant sourd devient alors une des

figures de l'altérité à éradiquer dans l'entreprise de santé publique uniformisante. C'est ce que Meynard appelle aussi la communauté de déni qui, privilégiant le vocal, fait taire pour les enfants une parole gestuelle singulière et barre l'accès pour tous les parlêtres à un autre savoir s'articulant à la lettre et à la langue.

Ce sont bien évidemment, écrit-il, « les conceptions instrumentales du langage et de la parole de nos modernités scientifiques ainsi que ce qu'elles délaissent du pulsionnel dans leur règne majestueux. Qui sont l'objet de mon propos ». La parole politique de ce livre dépasse donc bien le seul domaine de l'enfance sourde pour rejoindre l'actualité, dans notre pays, de la psychiatrie et de la pédopsychiatrie. On pense notamment au traitement par les pouvoirs publics de la parole des enfants quand s'annonce la destruction des CMPP au profit des théories neurodéveloppementales qui font taire le sujet et l'inconscient.

Pourtant, l'auteur ne s'en tient pas à ce constat sombre et il s'applique à la fin de l'ouvrage à mettre en valeur certaines œuvres artistiques qui, cette fois, dépassent ce démenti pour faire entendre la parole des Sourds et rencontrer les dimensions inouïes du langage.

Comme le dit Nurith Aviv dans son film *Signer*, les langues des signes nous invitent à élargir notre perception des langues humaines. Meynard termine donc sur une note d'espoir en montrant que ces langues ignorées sont toujours visibles si on ne se laisse pas éblouir par la lumière aveuglante du savoir dominant. Cette belle métaphore qui lui a été inspirée par Georges Didi-Huberman, l'amène à parler de « langues lucioles », qui n'ont pas disparu mais ne se laissent voir que si l'on s'éloigne des lumières de la science. Il nous donne alors envie de voir ou de revoir ces œuvres d'artistes qui ont su transmettre ce que les langues lucioles nous apprennent de notre humanité langagière.